



CINÉMA[s]
LE FRANCE

www.abc-lefrance.com

SUZAKU

Moe no Suzaku

DE NAOMI KAWASE

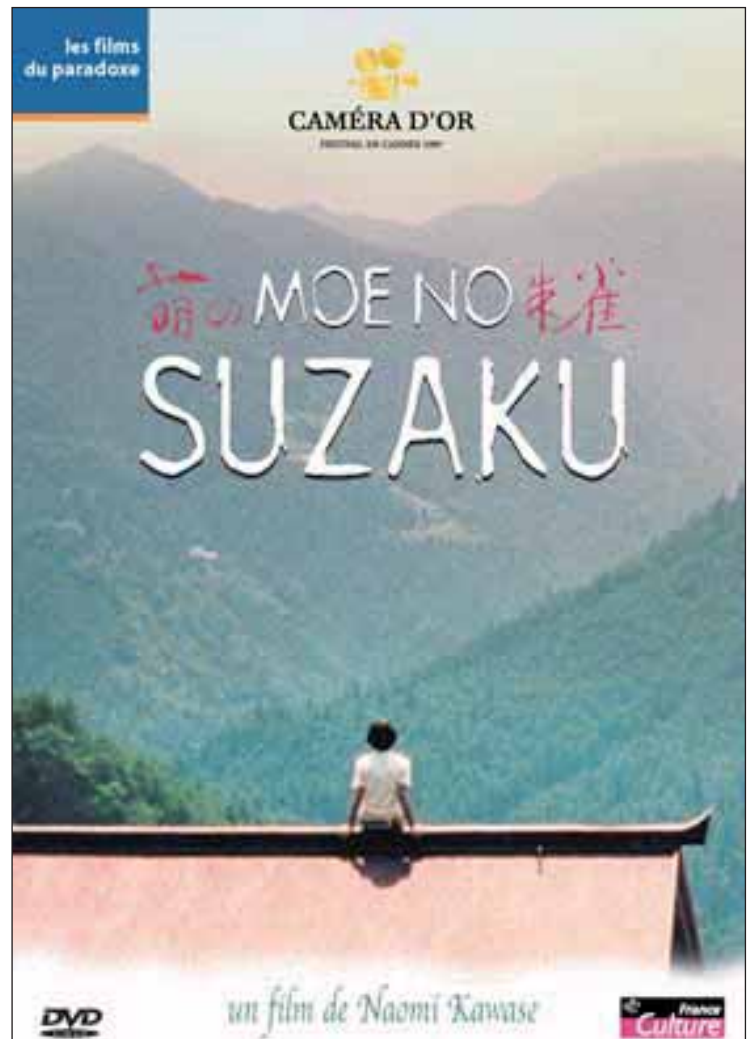
fiche film

FICHE TECHNIQUE

JAPON - 1997 - 1h35

Réalisatrice :
Naomi Kawase

Interprètes :
Kunimura
Machiko Ono
Sayaka Yamaguchi
Sachiko Izumi
Kotaro Shibata
Kazufumi Mukohira
Yasuyo Kamimura



SYNOPSIS Au Japon, un village au cœur de la forêt. La terrible crise économique oblige la plupart des habitants dont une famille qui vit de la sylviculture depuis des générations, à quitter les lieux. On parle alors d'un tunnel ferroviaire pour améliorer l'accès au village. Il symbolise un avenir meilleur...

CRITIQUE

Premier long métrage de Naomi Kawase, ce *Moe no Suzaku*, caméra d'or au Festival de Cannes en 1997, précède le très justement acclamé *Shara* et porte déjà en lui les germes d'un cinéma profondément ancré dans la culture japonaise, à mi chemin entre le travail de photographe et



le documentaire (la réalisatrice étant issues des deux formations). Une première œuvre relativement difficile d'accès par sa lenteur et son absence de fil conducteur, mais qui parvient toutefois à gagner ses lettres de noblesse par sa nature profondément sensible et attachante.

Pour avoir réalisé des courts métrages documentaires tels que **White Moon** (sur sa région natale de Nara) ou encore **This World** (sur la correspondance avec le réalisateur de **Nobody Knows**, Hirokazu Kore-Eda), les premières images qui frappent le spectateur à la vision de **Moe no Suzaku** n'étonnent pas puisque l'on y retrouve tout le naturel d'instant capturé, qu'ils soient humains ou naturels. Une réalisation qui ne recherche en rien l'exceptionnel pour, au contraire, se concentrer sur les personnes, leurs joies, peines et tiraillements. Rien de plus, rien de moins. Naomi Kawase filme la vie - n'oubliant pas d'y distiller au compte gouttes quelques moments de grâce - et la nature telles qu'elle les perçoit, sans artifices ni fioritures, et rejoint en cela le minimalisme des cinéastes attachés à la notion du temps (dont un des illustres représentants est Hou Hsiao Hsien).

Ainsi **Moe no Suzaku** ne saurait s'embarasser d'une quelconque histoire qui nuirait à la véracité, à la force des images présentées. En s'attachant à la vie d'une famille logée dans un village au cœur de la forêt, Naomi Kawase dépeint la vie rurale et les troubles liés à l'abandon des campagnes pour

les villes citadines. Pas de réelle dénonciation, juste un sentiment d'amertume et de fatalisme, comme si ce village n'était réduit qu'à être un doux souvenir nostalgique pour ceux y ayant laissé une part de leur mémoire. On sent clairement l'amour de l'auteur pour son film, et les éléments biographique sont, à n'en pas douter, légions tellement chaque situation transpire le vécu.

La réalisatrice laisse ainsi planer une mélancolie latente sur tout son film (excepté sur la toute première partie lorsque Michiru et Eisuke sont encore dans l'insouciance de l'enfance) mais ne se veut en aucun cas être le porte parole d'une lutte contre les effets néfastes du progrès. Elle ne fait que dépeindre l'univers des paysans et l'espoir d'un avenir meilleur matérialisé par le projet d'un tunnel venant mieux desservir la montagne. Projet évidemment avorté qui remet en cause tout un mode de vie car il devient de plus en plus difficile, fatigant et coûteux d'accéder à l'éducation pour ses enfants, trouver une femme pour ses fils, etc. Mais là où un Wang Xiaoshuai dépeint dans son **Shanghai Dreams** une vie de campagne triste et morne, Naomi Kawase aime sa montagne et la filme à part, comme une actrice à part entière. La nature d'une façon générale est constamment présente, et recherche la fusion avec l'homme, allant jusqu'à pleurer des pluies torrentielles pour apaiser les larmes de ses acteurs.

De la même façon, la réalisatrice éclaire ses personnages d'un halo

de bonheur ou de tristesse qui passe bien au delà des simples paroles. Le simple plaisir d'un moment partagé, comme l'invitation à regarder les étoiles, suffit à faire naître sourires et bonheurs. Et des paroles il n'y en aura effectivement que très peu, ce qui bien évidemment ne tend pas à démocratiser outre mesure l'accessibilité de **Moe no Suzaku**. Il s'agit avant tout d'un film contemplateur prenant racine au sein d'une cellule familiale rurale relativement peu bavarde et peu aisée dans l'expression de ses sentiments. Les non-dits et les silences y sont donc de rigueur. (...)

Musashi - Juin 2006
<http://www.cineasie.com>

ENTRETIEN AVEC NAOMI KAWASE

Comment avez-vous eu l'idée de réaliser votre premier long métrage sur un village condamné ?

Je suis née dans le département de Nara, à l'ouest du Japon, et j'ai grandi dans la ville de Nara (première capitale historique du Japon, située près de Kyoto et Osaka). Dans l'arrière-pays se trouve un village, Nishiyoshinomura et depuis l'ère Meiji (de 1868 à 1912), on projetait de construire une ligne de chemin de fer, mais les habitants ont attendu... Les travaux ont commencé, mais brusquement, en 1985, tout a été arrêté. J'ai voulu faire un film



sur cette histoire. J'ai été émue par ces objets abandonnés, des lieux habités auparavant. Le tunnel, c'est ça. Quand j'ai commencé à réfléchir à ce film, je voulais utiliser une grande canalisation d'égout, à Nara, mais, entre-temps, ils ont construit un chemin et recouvert la canalisation. Alors j'ai préféré faire un film sur le tunnel. Quant à la famille que je mets en scène, elle est dans la continuité d'un court métrage que j'ai réalisé sur ma propre famille. J'ai été élevée par ma grand-mère et mon père était absent. J'ai voulu continuer à explorer ces choses. En fait, tous les personnages sont des différentes parties de moi. Pour les Japonais, il ne faut pas en dire trop, par crainte de la caricature et de la simplification. J'ai voulu montrer la réalité des sentiments, donc leur complexité. Les "news" ne voient jamais que la partie superficielle des choses, mais la vie est pleine de détails, qui font la vie des hommes. Et moi je veux y prêter attention.

Pourquoi accordez-vous une telle place à la nature ?

Elle est en effet à égalité avec mes personnages. Une certaine conception de la culture consiste à refuser la nature, à la dévaloriser et donc à s'en protéger. On cherche à éviter les moustiques ou le vent froid. Il me semble qu'il vaut mieux essayer de coexister avec la nature. Peut-être qu'avec les moustiques, quand le vent froid souffle, notre manière de penser est un peu différente. Et c'est

aussi bien non ? On vit toujours à vingt degrés, on ne connaît qu'un seul environnement, et nos cinq sens ne se développent pas. Pour moi, être dans la nature, c'est se développer soi-même. Je fais des films pour me grandir, élargir mon champ de vision. J'ai besoin de partager mes émotions avec d'autres, d'être en relation. Je veux pouvoir mettre en forme ces émotions, ces sentiments, pour en conserver la trace et pouvoir, en les montrant, partager. C'est ce que permet le cinéma. Je viens à Paris et je rencontre des gens qui ont éprouvé les mêmes sentiments en voyant mes films. Et puis, filmer me permet de revoir, donc de me corriger.

(...) En quoi consiste cette "mise en forme" des émotions ?

C'est un secret de fabrication... En fait, il y a un autre moi dont je suis les directives pour faire mes films. Quand je me demande quelle couleur, quel ton il faut choisir, ce n'est pas tellement un problème que de savoir où l'utiliser et avec quoi. Ce travail de composition est le plus difficile dans un film, d'autant qu'il s'agit de mes sentiments, de mes émotions. En fait, j'essaie de rendre la beauté de ce que j'ai trouvé beau. Si vous trouvez la montagne belle à l'écran, ce n'est pas parce qu'elle est belle ou parce que j'ai fait de belles images, c'est parce que l'ayant trouvée belle, elle est devenue belle, et j'ai pu en rendre la beauté. Tamura, le chef opérateur, dit tout le temps que la beauté n'est pas une question

technique. La technique doit être habitée par un regard aimant.

Pourquoi avoir voulu montrer ce Japon rural, en marge. Par nostalgie ?

Pas du tout. Je n'ai pas essayé de montrer "la vie à la campagne" ou telle ou telle image du Japon. Non, simplement, j'ai filmé la réalité que j'ai vécue. La plupart des cinéastes sont de Tokyo et, quand ils filment la campagne, c'est avec cette nostalgie. C'est vrai que les habitants de Tokyo ont vu disparaître la campagne en un temps incroyablement court. En une génération, tout a changé. Quand on pense que Shibuya (quartier branché du centre de la capitale), il n'y a pas si longtemps, c'était la campagne... C'est peut-être pour ça qu'on voit mes films comme des films nostalgiques. Mais **Moe no Suzaku** n'est pas une critique du progrès. Née à Nara, j'ai toujours entendu parler de cette histoire de train. Dans mon manuel scolaire, on disait que ce train était une tragédie. Quand je suis allée au village, les paysans que j'ai rencontrés ne se sentaient pas tellement concernés. Avec ou sans train, il faut aller au champ tous les jours. Les problèmes d'eau passent avant. En voyant ça, j'ai enlevé du film toute la dimension historique du tunnel, pour me centrer sur l'univers de ces paysans. J'ai intercalé volontairement des scènes de type documentaire, comme la réunion des habitants ou la vente du poisson sur la place, en demandant aux habitants d'être naturels, comme



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



tous les jours. Sans doute le symbolisme est-il présent dans mon film, mais il accueille la vie quotidienne, comme le tunnel. Il est l'endroit où l'on voit les choses qui ne se voient pas. La première fois que j'y suis entrée, j'ai marché jusqu'à la moitié. Il est long de deux kilomètres et l'on ne voyait plus ni l'entrée ni la sortie. Dans le noir complet, je ne sentais plus que ma propre présence, mes souvenirs, mon imagination. J'ai continué à marcher et j'ai vu la couleur verte de jeunes pousses d'arbres à la sortie du tunnel. Cette sensation m'a éclaté à la figure. Dans le film, le personnage de Eisuke est porteur de cette expérience. C'est peut-être un symbole, mais qui provient de mon vécu. Les critiques japonais voient dans le tunnel le symbole de l'absence du père. Le père qui ne parvient pas à avoir de futur... Eisuke, lui, voit son futur à travers la vie. Le tunnel est peut-être ce symbole de ce qui nous relie aux choses qu'on ne peut atteindre. Mon film porte aussi sans doute sur les rapports entre la vie et la mort. Nous discussions avec Tamura du monde du Nô (théâtre classique japonais). Dans le théâtre Nô, il y a un entre-deux entre le monde des morts et celui des vivants, sans véritable séparation, et c'est là qu'émerge la scène du Nô. En en parlant, je me suis dit qu'il y a peut-être quelque chose de ce genre chez moi. Mon grand-père est mort, son corps n'est pas là, mais il me parle. Quand j'hésite, je sens une force qui m'aide à choisir, qui me pousse dans un

sens, et je me dis que c'est peut-être mon grand-père. Dans ce sens, la mort n'est pas un néant, mais une suite, la continuation de la vie pour la génération qui suit. Cette famille, cette terre disparaissent vraiment, mais Eisuke, Michiru, Yasuyo font quelque chose de nouveau. Le père aussi d'ailleurs. Il a déclenché le processus qui conduit au départ de la famille. Ce film donne la force de vivre au reste de la famille. Ils se disent : "Finalement, le père était heureux, il était vivant quand il a tourné ce film, pas désespéré."

Propos recueillis par Jean Dorval
Dossier de Presse

BIOGRAPHIE

Diplômé de l'Ecole de photographie d'Osaka, Naomi Kawase y enseigne pendant quatre ans avant de se lancer dans la réalisation de courts métrages expérimentaux à la fin des années 80. En 1992, son documentaire **Etreinte** lui vaut le Premier Prix d'encouragement du Festival Forum de l'image de Tokyo.

Quatre ans plus tard, Naomi Kawase réalise son premier long métrage, **Moe no Suzaku**, situé dans sa ville natale de Nara. Lauréate de la Caméra d'or au Festival de Cannes 1997, elle retourne à Nara en 2000 pour **Hotaru** après un détour pour l'expérimental avec son **Kaleidoscope**, qui évoque sa collaboration avec

le photographe Arimoto Shinya en 1999, puis en 2003 avec **Shara**, présenté en compétition officielle au 56e Festival de Cannes.

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Courts métrages et documentaires :
Etreinte 1992
White Moon

Longs métrages :
Moe no Suzaku 1997
Kaleidoscope 1999
Hotaru 2000
Shara 2004

Documents disponibles au France

Positif n°437, 446, 451
Cahiers du cinéma n°522
Cinéma n°08 - Octobre 2004
Télérama hors-série, les meilleurs films 97/98